

Treboux : suite

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **6 (1868)**

Heft 32

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179920>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ni moi, ni le duc Paul ne savions nager. Nous poussâmes des cris, nous appelâmes au secours; peine inutile; nous étions loin de toute habitation et personne, personne dans la campagne.

Par trois fois, je vis cette belle petite tête aux cheveux bouclés revenir sur l'onde, trois fois je le vis agiter ses petites mains, trois fois je l'entendis pousser ce cri suprême et déchirant :

— Ma mère! ma mère!

Puis, ce fut tout, l'eau se referma; un vaste rond dont les cercles allèrent en s'allongeant se forma à la place où il avait disparu. L'onde avait gardé sa proie. Et nous avions assistés immobiles, et sans pouvoir lui porter secours, à son agonie.

Eperdus, fous de douleur, nous revînmes en courant au château. On accourut, mais il était trop tard. Ce ne fut qu'au bout de deux heures de recherches que l'on trouva le cadavre de notre ami.

Et le soleil luisait toujours, les oiseaux continuaient à chanter dans le feuillage, et l'eau venait en douces vagues mourir aux pieds des noyers.

* *

Douze ans plus tard, en 1866, je me trouvais à Orbe; j'avais pour ami un jeune homme âgé de 18 ans, Charles Ramelet, garçon charmant, aimé de tout le monde, grâce à son heureux caractère. Il était l'idole de ses parents, un oncle surtout l'avait en profonde affection. Il était heureux autant qu'on peut l'être lorsqu'on a tout ce qui peut faire aimer la vie : Amitié, fortune et bonheur.

Charles avait deux passions : la chasse et la pêche. Cette dernière devait lui être mortelle.

Un soir, vers les quatre heures, il prit sa ligne, quelques provisions et partit en compagnie d'un jeune garçon d'une dizaine d'années. Il suivit les bords capricieux de l'Orbe jusqu'à ce qu'il arriva à l'endroit nommé le *Saut*.

Là le poisson foisonne, puis l'endroit est charmant. L'eau tombe en légère cascade, murmure agréablement un air mélancolique. De vieux saules étendent leurs branches sur le bord de la rivière, dont les eaux vertes laissent apercevoir le lit de cailloux polis et de beau sable jaune.

Charles s'assit à l'ombre d'un saule, prépara ses engins de pêche, et, avant de commencer, fit honneur aux provisions qu'il avait apportées. Puis, le malheureux, pour se raidir contre le sommeil qui le gagnait, prit un bain. En entrant dans l'eau il fut saisi soudain par un coup de sang, il perdit la tête et se débattit vainement contre la mort qui l'attirait. L'enfant qui l'accompagnait courut tout effrayé demander du secours.

Ce ne fut qu'au bout de quatre heures de recherches que l'on trouva le corps.

Ce spectacle ne s'effacera jamais de ma mémoire. Il était 10 heures du soir, plus de cinquante personnes couraient le long de la rivière. On avait allumé des lanternes et des torches, et quelques hardis nageurs avaient plongé, mais en vain.

Comme une ombre désolée, le pauvre oncle qui ché-

rissait tant cet enfant courrait le long de la berge en poussant des cris déchirants et en s'arrachant les cheveux.

A la maison, le père et la mère attendaient avec anxiété et conservaient encore un fol espoir.

A six heures du soir, on sortit le corps de l'eau.

La Société de gymnastique, dont le défunt avait fait partie, décida de lui rendre les honneurs funèbres. Le président étant alors absent, j'avais été nommé à sa place et chargé d'organiser le convoi.

Tous en habits noirs, gilets et gants blancs, sur la tête le béret rouge et la croix blanche, le béret des jours de fête, recouvert d'un double crêpe noir, nous portions le cercueil et tenions les coins du drap mortuaire, recouvert de couronnes et de fleurs ainsi que des insignes de sociétaire de notre ami. Précédant le cercueil, marchaient trois gymnastes, deux portant des fleurets, la pointe contre terre, et au milieu le drapeau de la société, à moitié développé et entouré de crêpe noir. C'était imposant et triste.

Quand nous fûmes arrivés au cimetière et que, suivant la mode barbare encore en usage à Orbe, on eût rempli la fosse de terre en présence des parents, lorsqu'au bruit lugubre de ces pierres tombant sur le cercueil, je vis chanceler et pâlir le pauvre père, lorsque je vis que d'un ami, dont deux jours auparavant je pressais la main loyale, il ne restait plus rien que le souvenir, je pris en haine cette eau traître et lâche qui, à deux reprises, m'avaient enlevé l'objet d'une fraternelle affection, et depuis lors je ne me suis plus baigné, ni dans lacs, ni dans rivières.

Ernest, mon ami, fais-en autant.

G. RICHARDET.

Paris, juillet 1868.

TREBOUX

5

V

Peu à peu la vallée du Léman sort de l'obscurité, les sommités des Alpes se découpent sur le ciel qui se colore des teintes du matin. La longue ligne des glaciers réfléchit les premières lueurs du jour. Plus bas, paraît le ruban bleu du lac et les rives lointaines de la Savoie. Les campagnes endormies se réveillent. On entend le son des cloches et les bruits de la charrue; le soleil paraît sur les hauteurs, il atteint la plaine qu'il inonde de sa brillante lumière. Les mille villages de cette riche vallée, les fermes et les maisons isolées se dessinent sur les tapis des prairies; les clochers et les vieux châteaux étincellent.

A cette atmosphère si pure, à ce riant matin, les sombres images qui s'étaient emparées de l'âme du proscrit disparaissent, le cauchemar qui depuis longtemps pesait sur son cœur se dissipe. Il y a donc encore sur la terre un lieu où l'on peut trouver le bonheur! L'amour de la vie, de cette vie qu'il croyait détester, se réveille.

D'abord les idées de paix et de sécurité lui suffisent. Ces campagnes sont pures de sang. Le vent ne peut apporter jusque-là les hurlements des révolutions et leurs chants impies. L'écho de ces montagnes ne répéta jamais les clameurs d'une populace altérée de sang. L'homme persécuté trouve, à l'ombre de ces immenses rochers, un repos que des rêves effrayants ou un plus effrayant réveil ne viennent point interrompre.

Mais celui qui renaît à la vie ne se lasse point de passer en revue toutes les jouissances qui l'attendent. Le proscrit était trop accoutumé à l'agitation; jeune encore, il avait un trop grand besoin du mouvement du monde pour s'en tenir

longtemps aux rêves d'une vie champêtre. Il pense à ses amis qu'il va revoir, à son apparition subite au milieu d'eux, aux cris de joie et de surprise, aux questions qui lui seront adressées, à tout ce qu'il va apprendre, à tout ce qu'il aura à dire, au laisser-aller des causeries intimes et au charme d'une société piquante.

Le guide vient l'arracher à ces délicieuses impressions : « Monsieur le comte, lui dit-il, il n'est pas bon de rester ainsi exposé à l'air du matin ; venez avec moi, donnez maintenant le havre-sac, vous l'avez porté assez longtemps. Reprenez votre nom, je reprends mon bagage ; chacun ici se retrouve à sa place. »

Un sentier en zigzag dans les pâturages les conduit au haut d'un vallon, au milieu duquel on voit un chalet abrité par un bouquet de sapins, où les vaches qui ont passé la nuit sûr la montagne viennent successivement se faire traire. On entre dans la maison ; le jour, qui ne parvient que par une ouverture du toit, y répand une lumière mystérieuse. Là, dans une grande pièce, se voit une immense chaudière destinée à la fabrication des fromages. Des hommes robustes, aux bras nus, au regard tranquille l'entourent. On accueille l'étranger, on lui fait place près du foyer, dont on attise l'ardeur avec des branches de rhododendron.

« Vous arrivez de bonne heure dans nos montagnes ? lui dit-on ; chauffez-vous, maintenant les matinées sont fraîches. Venez-vous déjà de Genève ? »

— De bien plus loin encore, de Paris.

— De Paris ! mais peut-on sortir de cette ville-là ? »

Il y a, pour ceux qui viennent d'échapper à de grands dangers, une compensation à ce qu'ils ont souffert : c'est de les raconter, c'est de tenir des auditeurs en suspens, de les occuper de soi, et de faire naître tour à tour la surprise, la pitié, l'admiration. S'il est des gens qui, au sortir de fortes émotions, ont le désir de la réflexion, il en est d'autres qui éprouvent un besoin irrésistible de communiquer leurs sentiments. En l'absence d'hommes mieux placés pour le comprendre, le comte ne dédaigne pas le champêtre auditoire qui s'offre à lui.

« Mes amis, dit-il aux bergers, tandis que vous habitiez en paix ces belles montagnes, j'étais, il y a encore quinze jours, enseveli dans une affreuse prison attendant la mort à chaque instant. »

Ce début frappe tous les assistants ; les travaux sont suspendus. Ces hommes se groupent autour du comte, qui s'arrange et se drape sur son banc. Tous les regards se portent sur lui ; le silence profond qui attend ses paroles l'encourage.

« Vous pouvez comprendre que, malgré nos affreuses pré-occupations dans la prison, il n'était pas possible de passer tout son temps à se lamenter ; il fallait quelques distractions. On était là une foule de gens d'opinions différentes, et on discutait ; on se trouvait au milieu de femmes aimables : eh bien, on oubliait auprès d'elles qu'on était dans les fers. Il y avait, je l'avoue, un mauvais moment, c'est quand le bruit criard des charrettes envoyées par le tribunal révolutionnaire, pour chercher ceux qu'on allait juger, se faisait entendre. Ce bruit m'est resté dans la tête. Croiriez-vous que lorsque, sur la route, j'entends un certain craquement de roues qui m'est bien connu, je tressaille me croyant encore dans les griffes de ce malheureux Fouquier-Tinville, la bête noire, avec raison, de tous les prisonniers ? Hélas ! quand je dis qu'on entendait ces chariots, on les entend encore aujourd'hui. Mes pauvres camarades sont, à l'heure qu'il est, sous le couteau de la guillotine. Si j'ai la tête sur les épaules, si je suis ici au milieu de vous, à qui le dois-je ? à votre compatriote, à votre ami et au mien ; n'est-il pas vrai, Treboux, mon bon camarade, mon frère d'armes ? »

Le comte se lève, lui serre la main dans l'une des siennes, et plaçant l'autre amicalement sur son épaule : « Pouvez-vous vous imaginer qu'hier encore je ne voulais pas l'écouter ? je voulais rester à Saint-Laurent ; il a fallu qu'il me fit marcher de force. Où serais-je maintenant sans lui ? »

« Alors quand arrivait, comme je vous le disais, le grand pourvoyeur de la guillotine, il fallait que les conversations cessassent et que les jeux finissent. Il y avait bien des cœurs émus, bien des figures pâles et tremblantes, bien des larmes dans les yeux, pendant qu'on tirait cette affreuse loterie, dont

les mauvais lots étaient la mort. J'entends encore la voix tonnante des huissiers du tribunal, proclamant les noms de ceux qui étaient appelés. Ces noms résonnaient dans la cour, et se répétaient dans les corridors et les appartements. On prenait en hâte congé de ses malheureux amis. Que de scènes déchirantes ! que d'affreuses séparations ! des mères, des maris, des familles entières ! La prison retentissait de sanglots. Tant que l'appel continuait, on eût entendu voler une mouche ; puis, quand la liste était finie, quand l'huissier pliait son papier, on respirait ; la conversation reprenait. On avait vingt-quatre heures assurées devant soi. Vingt-quatre heures ! c'est beaucoup dans le temps où nous vivons. »

Tandis que, dans les réunions de la société où le comte était habitué à vivre, la parole est attendue et disputée, sur cette montagne, il captive et règne seul. Je ne puis assurer que toutes ses expressions fussent exactement comprises, mais ses récits sont écoutés avec une profonde attention. L'attitude, les regards, tout lui dit qu'on ne se lasse pas de l'entendre.

Treboux, dans un coin, sourit de l'éloquence de son compagnon, se permettant de l'interrompre par quelques courtes remarques.

« C'est que voyez-vous, dit-il aux bergers, les Français ont acquis une complète liberté. Ils ont su se la donner, eux ; nous autres, nous ne saurions rien faire de semblable. »

— Les malheureux ! s'écrie le comte, dans quel état ils ont mis le plus beau pays du monde !

— On n'est jamais plus disposé à le trouver beau que quand on en est dehors, n'est-il pas vrai, monsieur le comte ? Mais vous devez être fatigué, quoiqu'il n'y paraisse guère ; je vous ai fait assez courir cette nuit. Venez dans la grange, vous vous reposerez sur du foin, et vous ne regretterez pas, je l'espère, le lit que vous avez laissé à St-Laurent. »

Ils sortirent tous deux. Un moment après, Treboux rentra seul ; il tira de sa poche une pipe, l'alluma au foyer et s'assit. Jamais repos mieux mérité, jamais pipe, emblème, dit-on, de la tranquillité de l'esprit et du corps, ne fut plus délicieusement fumée. Il jouissait du calme et du silence, pensant à sa grande affaire heureusement accomplie, et à sa responsabilité maintenant à l'abri. Quelquefois il souriait en se rappelant les incidents du voyage et la manière dont il s'était tiré d'embaras. Les bergers avaient repris leurs occupations sans faire de réflexions sur les récits du comte, car les habitants des montagnes, accoutumés à une vie contemplative, ont l'habitude de peu communiquer leurs impressions.

(A suivre.)

La livraison d'août de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE vient de paraître à Lausanne et contient les articles suivants :

I. Le matérialisme et les sciences, par M. *Ferdinand Buisson*.

II. Béranger et M. Renan, par M. *Eugène Rambert*.

III. La belle Synneuve. — Nouvelle norvégienne, par l'auteur du *Joyeux garçon*.

Chap. 3. Tristesses mélangées de joies.

» 4. La noce de Nord-Houg.

IV. La démocratie suisse et son évolution actuelle, par M. *Ed. Tallichet*.

V. Chronique.

VI. Causeries parisiennes.

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE. — Du respect de la propriété privée en temps de guerre, par le prof. *Ercole Vidari*. — Théologie et philosophie. Comptendu des principales publications scientifiques à l'étranger. — Cours de mythologie, ou les religions païennes au point de vue de la révélation, par *Fréd. Troyon*. — Traductions et imitations. Poésies, par *Fr. Leop. Benelli*. — Blanche Gamond, ou une héroïne protestante.

Bureau chez *Georges Bridel*, place de la Louve, à Lausanne.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

On demande à acheter la collection du CONTEUR VAUDOIS. S'adresser au Bureau de ce journal.